# EN TORNO A DOS CARTAS DE X. DURRIEU Y DE J.-G. HUGELMANN

Entre los papeles de D. Manuel Cañete, que se conservan en su mayor parte inéditos en la Biblioteca de Menéndez Pelayo, se encuentran varias cartas dirigidas a literatos amigos suyos y parte no escasa de la correspondencia del conde de San Luis, cartas breves o largas, oficiales u oficiosas, esquelas para romper —que el celoso Cañete recogió cuidadosamente—, y que constituyen, si no un tesoro —ya que muchas no presentan interés alguno—, al menos un fondo precioso en que las joyas se mezclan con los trastos de baratillo para formar un conjunto sin par, en el cual se reflejan todos los carices de la vida del siglo XIX, desde el literario hasta el político y el erótico, con las imprescindibles y numerosísimas diligencias de «enchufe» para completar el cuadro, que dan un toque de mayor naturalidad.

Al registrar metódicamente las carpetas que aún quedan por clasificar, tuvimos la suerte de dar con varios papeles redactados en francés, de los que entresacamos los que a continuación ofrecemos: dos cartas muy curiosas, ya que en la primera se averiguan detalles hasta ahora bastante oscuros de la vida de Víctor Hugo, y en la segunda podemos enterarnos de las pintorescas relaciones que unían a autores dramáticos tales como el duque de Rivas, Manuel Tamayo y Baus y cierto personaje bribiático, agitador bonapartista, más o menos espía y estafador, que se encaminó —huyendo de Argel donde estaba deportado— en 1850 a España, donde había de pasar, al salir de la cárcel, los últimos años de su vida: Jean-Gabriel Hugelmann.

Conocidas la actitud —y actuación— de Víctor Hugo contra la

«tiranía» de Napoleón III y la política, más bien «tiránica», de Sartorius —que provocó la revolución de 1854—, parece extraño el hecho de que, pocas semanas antes del levantamiento de O'Donnell, Víctor Hugo estuviera gestionando su residencia en España por mediación de un publicista de ideas avanzadas, como era Xavier Durrieu, el cual se había refugiado ya en el Madrid de Sartorius, hidalgamente abierto a los perseguidos políticos, prueba de que España no se arrastraba por senderos que parecieran tan torcidos a los partidarios de la república francesa de 1848 como a los conjurados monárquicos de Vicálvaro. Claro es que hay que tener mucho cuidado en asuntos de esta clase y evitar las conclusiones demasiado rotundas. Pero podemos notar lo gracioso del caso.

La carta de Durrieu está escrita en recto y verso de la primera mitad de una hoja muy estropeada por el moho y la humedad, plegada por en medio, tamaño de 0m., 315 x 0m, 215, filigrana A. R. T., quedando la segunda mitad sin escribir.

La de Hugelmann va en una hoja de 0m., 243 x 0m., 182, cerrada para formar sobre, según la moda de aquel entonces, y en cuya superficie exterior, donde se puso la dirección, aun puede descifrarse parte de dos de los tres sellos que la adornan, rezando el primero «...*Pyrénées 15 fév.*», y el segundo «*Madrid 1858-1*...», y quedando el tercero completamente borrado e ilegible.

Aquí van las dos cartas con su grafía y puntuación originales:

«*J'ai eu l'honneur d'écrire tout récemment à M. le Comte de San-Luis pour le prier de m'accorder une entrevue, dans laquelle, indépendamment du plaisir que j'aurais eu à revoir M. Luis Sartorius, — je voulais demander au premier ministre l'autorisation, pour mon ami Victor Hugo et sa famille, de venir à Madrid et d'y résider. Si nous formulons cette demande, si je suis moi-même venu à Madrid, c'est que nous avons une foi profonde, absolue, dans l'hospitalité d'un pays qui a été, de tout temps, en possession de nos vives et publiques sympathies. Pour ne parler que de Victor Hugo, tout le monde sait bien, en Europe, que l'Espagne est pour lui une seconde patrie, presque aussi aimée que l'autre, et à laquelle il se sent ramené par les plus doux et les plus chers souvenirs de la première enfance. Ce que je puis attester, moi, c'est qu'un de ses désirs les plus grands, aujourd'hui,*

*est de reprendre, parmi ses compatriotes d'Espagne, les travaux littéraires qui forment le plus glorieux de ses titres. Dans ma sollicitude d'ami, je dois ajouter qu'il a besoin du soleil et de l'air du midi pour rétablir une santé sérieusement entamée déjà par les froids et les brumes de l'Angleterre.*

*Je crois être bien sûr de ne pas me tromper en affirmant qu'il n'y a et ne peut avoir aucun inconvénient à ce que le gouvernement espagnol accorde l'autorisation qui lui est, en ce moment, demandée. Il me semble même, — pourquoi ne le dirais-je point? — que le nom seul de Victor Hugo devrait suffire pour que toute frontière lui fût ouverte. Je connais M. le Comte de San-Luis et j'ai la certitude complète que, sur ce point, il partage mon opinion.*

*Si M. le Comte de San-Luis croit devoir m'honorer d'une communication, je le prierai de vouloir bien l'envoyer à ma nouvelle adresse: 20, calle de la Ballesta, 2.º — Je le prie, en outre, d'agréer la sincère assurance de tous mes sentiments.*

XAVIER-DURRIEU

*Madrid, ce 16 mai 1854.*»

* * *

«España

Señor D. Manuel Tamayo y Baus.
Informarse de la *(sic)* señas en el Teatro del Circo.

Madrid.

*Paris 14 janvier 1858.*

*Mon cher Tamayo,*

*Vendredi dernier le rideau d'un des premiers Théâtres de Paris s'est levé et la représentation d'un Drame a commencé.*

*Le Théâtre est celui de la Porte Saint Martin* (sic).

*Le Drame est intitulé* la Moresque.

*L'idée première de ce drame je l'ai puisée dans votre admirable* folie d'amours.

*Je serais donc ingrat, si je ne vous criais merci et si je ne vous renvoyais la plus grande partie des bravos qui ont accueilli mon oeuvre.*

*La Préface que je me propose de publier en tête de la brochure vous dira quel a été mon but en vous empruntant ainsi de belles scènes et de belles pensées.*

*Votre nom ne sera pas oublié.*

*Je serais bien heureux de vous voir à Paris avant les dernières représentations et de vous charger de vive voix de dire une fois de plus à votre Espagne chérie que son souvenir ne cessera d'être mélé* (sic) *à tous les actes de ma vie.*

*Le hasard m'a créé français. La reconnaissance m'a fait presque espagnol.*

*Je le disais au Duc de Rivas le soir de la première représentation, en le priant de vous écrire de son coté* (sic) *ce que je vous écris aujourd'hui.*

*Je vous sers la main mon cher Tamayo* (sic) *et vous prie de faire de ces lignes tout ce qu'il vous conviendra d'en faire pour la satisfaction de votre légitime orgueil.*

*Bien à vous.*

*G. Hugelmann*

*34 rue de la Ville l'Evêque»*

No vale la pena comentar más estas dos cartas de estilo y contenido tan diferentes. En cuanto al teatro de la *Porte Saint-Martin* y la calle de la *Ville-l'Evêque,* siguen existiendo hoy día. Pero, como se supone, desde los tiempos del gracioso y desfachatado Hugelmann han cambiado bastante de ambiente y de aspecto.

PIERRE GUENOUN